

crainte qu'on ne me rendit responsable des événemens, ont fondé mon avis. Je ne sçais si vous persisterez dans le vôtre; mais, beaucoup moins encore pour vous contredire que pour vous éclairer, j'ai cru devoir vous rendre compte de tous les motifs qui ont déterminé le mien.



L E T T R E XLVI.

A S P A S I E A U M Ê M E.

JE ne suis pas étonnée de ce que vous vous êtes hier permis de me quitter avec l'humeur le plus indécemment marquée. Je n'avois pas besoin de cet emportement de votre part pour apprendre que, rempli pour vous du plus profond respect, il ne vous est pas plus aisé de pardonner que de concevoir qu'on puisse n'en point penser comme vous-même, & vous le dire. Je n'en suis pas plus à remarquer que, de toutes les personnes qui osent ne vous pas trouver aussi fait pour l'admiration que vous croyez l'être, je suis celle en qui cette audace vous choque le plus. Je n'en excepte même

pas Socrate : tout irrité que vous êtes contre lui, de ce qu'il n'admet pas plus que moi la supériorité que vous vous attribuez, vous daignez quelquefois vous souvenir que vous êtes son disciple; & si ce titre n'empêche point qu'intérieurement vous ne le haïssiez de son obstination à ne pas convenir que vous soyez un si grand homme, il vous oblige du moins à le dissimuler. Avec moi vous ne vous gênez pas tant, par la raison, apparemment, que vous me devez davantage. Je croyois, à ne vous rien cacher, avoir à combattre en vous beaucoup d'erreurs, mais je ne m'attendois point à vous trouver encore plus de vices dans le cœur que je n'avois sujet de vous croire de travers dans l'esprit. Un langage si ferme, & qui, faute de bien connoître l'amour, vous paroît incompatible avec lui, ne vous étonne pas moins sans doute, qu'il ne vous offense; mais l'idée que j'en ai, est si différente de l'idée que vous me semblez en avoir, que je ne croirois pas moins manquer au sentiment que vous m'inspirez, qu'agir contre mes propres principes, si comme je vois que vous m'y avez condamné, je n'étois que le premier, & par cela même, le plus vil

de vos flatteurs. Je vous aime : pour que vous ne pussiez point en douter, il devoit suffire que je vous l'eusse dit ; je vous l'ai prouvé ; vous devez en douter moins encore ; mais en consentant à me soumettre à tous vos desirs, j'ai cru ne remplir que le moindre des devoirs que ma tendresse m'imposoit auprès de vous, que le plus sacré & le plus indispensable de tous pour moi étoit de vous dire des vérités que votre naissance, vos richesses, & d'autres considérations que, par égard pour vous, je veux bien ne pas détailler ici, ne permettent pas à la vile foule qui vous environne sans cesse, de vous offrir. Si je vous connois trop pour ignorer combien vivement vous desireriez que je m'abaissasse jusques à la grossir, vous devez, à votre tour, me connoître assez pour ne pas attendre de moi des complaisances que je me reprocherois d'autant plus, qu'en ajoutant à votre orgueil, elles rendroient plus révoltante encore la haute idée que vous avez de vous-même. Vous voudrez donc bien que je laisse à ces lâches adulateurs qui ne cherchent qu'à corrompre votre jeunesse, à vous louer, même de ce que vous faites de plus mal ; & que je ne croie devoir vous apprendre à quel

point vous m'êtes cher, qu'en tâchant de vous prouver combien vous avez encore à faire, je ne dis point pour inspirer ce sentiment d'admiration que vous vous croyez si bien dû, & que, peut-être, jamais vous n'excitez, mais seulement pour parvenir à mériter l'estime. C'étoit ce qu'hier je voulois discuter avec vous, lorsque, moins impatienté encore de ce que j'avois déjà dit, que, craignant ce que je pouvois encore avoir à dire, vous me quittâtes avec une si scandaleuse brusquerie. Etoit-ce ma faute, cependant, si vous sçavez assez peu ce que c'est que la gloire, pour la confondre avec la rumeur ; & si, parce que vous excitez beaucoup celle-là, vous vous croyez converti de l'autre. Ce ne feroit pas que je blâmassé en vous le desir ardent que, dès vos plus tendres années, vous avez marqué de vous faire un grand nom, si je vous voyois ne chercher la gloire que par les choses qui doivent seules la procurer ; mais, comment puis-je l'approuver lorsque je vous vois ne l'avoir mise quedans les ridicules les plus outrés, les éclats les plus révoltans, enfin, dans l'affectation de tous les vices, & de ceux même que peut-être vous n'avez pas encore ? ... Mais laissons là cette thèse :

aussi bien n'est-ce pas pour la discuter avec vous que je vous écris. Vous m'avez prouvé trop de fois que ce n'est pas à moi qu'il appartient, ou de diriger votre esprit, ou de former vos mœurs, pour que je ne m'épargne pas désormais une peine que tant de désagrémens accompagnent, & qui est constamment suivie de si peu de succès. Aussi déçagée de la prendre que vous le desirez sans doute, je ne voulois vous écrire que pour me plaindre à vous de la façon outrageante dont vous m'avez quittée hier, & qui m'a été d'autant plus sensible que Périclès en a été témoin, qu'il m'en a paru plus blessé. Vous avez (sans le croire peut-être) poussé les choses si loin, qu'il a fallu toute la confiance qu'il a en moi pour qu'il ait pu n'attribuer qu'à votre pétulance ordinaire, à l'ignorance où vous êtes de ce qu'on doit aux femmes, & au ton que vous avez pris auprès de celles avec qui, jusques à moi, vous avez vécu, un manque d'égards si marqué : mais il y a fait trop d'attention, m'a trop vivement blâmée de vous passer de pareils écarts ; & vous connoissez trop sa sagacité pour croire qu'à quelque point que l'opinion qu'il a de moi, l'aveugle, une seconde

scène telle que celle dont je me plains, ne lui deffilât pas les yeux. S'il n'est donc pas vrai, comme malheureusement tout de vous me porte à le croire, que vous ne vous soyiez permis un éclat si scandaleux que dans l'intention de l'éclairer sur la cause de mon indulgence pour vous, & de me mettre, par conséquent, dans l'impossibilité de vous revoir, vous sçavez, par des égards, que, pour peu que vous pensassiez, je n'aurois pas à vous demander, lui faire oublier jusques où vous vous êtes égaré, & combien j'ai moi-même paru peu le sentir.

L E T T R E XLVII.

A L C I B I A D E A A N T I P E.

VOUS vous trompiez, mon cher Antipe, beaucoup moins que moi-même, lorsque, malgré tout l'amour que je me croyois pour Aspasia, vous m'assuriez que sa conquête étoit infiniment plus nécessaire à ma vanité qu'à mon cœur ; & je tremble que vous ne deviniez l'avenir aussi-bien que vous avez jugé le passé,

quand vous m'annoncez que ni ses charmes, ni sa tendresse n'empêcheront point que je ne lui fasse bientôt éprouver le même sort que toutes celles qui l'ont précédé. Je serois, sans doute, inexcusable & même à mes propres yeux, de n'avoir eu pour une femme si digne à tous égards, de la plus constante adoration, que de simples desirs, s'il eût autant dépendu de moi que vous me semblez le croire, de rendre sa passion aussi heureuse que, de mon aveu même, elle méritoit de l'être : mais vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé de convenir que l'on n'aime point autant qu'on le devoit, que de se donner ce même sentiment que l'on se reproche de n'avoir pas. Peut-être aussi, à quelqu'excès qu'aile mon inconstance naturelle, & quelle chose même que les principes que je me suis faits sur cela, aient dû y ajouter, l'auroit-elle plus long-tems enchaînée, si d'abord elle m'eût aimé moins, ou, ce qui, sans blesser de même mon orgueil, auroit également mis à couvert ma liberté, qu'elle eût pu régler sa tendresse sur ce que j'avois besoin qu'elle m'en montrât ; & qu'ensuite elle m'eût dit un peu moins souvent, combien, par ma façon de penser, je suis indigne d'un

ceur tel que le sien. Je conviens sans peine qu'en croyant, & que l'on ne peut l'aimer trop, & qu'on ne sçauroit, moi, m'aimer trop peu, elle ne se fait pas plus de grace, qu'elle ne me fait d'injustice : convenez à votre tour, que ces deux vérités qu'elle me présente sans cesse, ne pouvoient, à la longue, m'inspirer que le plus mortel des ennuis. J'aurois encore désiré que, si c'étoit toujours en vain que je voulois l'abuser sur ma conduite, elle me permît quelquefois de me flatter d'y être parvenu, & qu'elle ne m'écrasât pas continuellement du poids de sa sagacité. Différentes expériences m'ont convaincu que j'ai de quoi tromper les femmes ; comme même, en général, elles sont plus défiantes qu'éclairées, nous avons, pour y réussir, besoin de beaucoup moins d'art qu'elles ne font l'honneur de le supposer ; mais, quelque bien que je sçache jouer l'amour, quelque ressemblant que je sçache lui rendre le désir, quelque abondant que je sois en ruses, quelque variété, enfin, qu'il y ait dans les miennes, jamais il ne m'a été possible de mettre un seul instant en défaut la pénétration d'Aspasie. Quelques exemples pris au hasard, non-seulement vous prouveront ce que j'avance, mais pour-

ront vous faire juger de la justice de mes plaintes, du désagrément de ma situation, & de toute l'impatience qu'elle doit me causer.

Nous eûmes ensemble, il y a quelques jours, une scene affreuse. Vous allez croire, sans doute, que ce fut à la découverte qu'elle fit d'une nouvelle infidélité de ma part, que je la dût: vous vous trompez. Je lui avois écrit le matin une lettre que je croyois infiniment tendre, & dont, par conséquent, il étoit naturel que je me flattasse d'être remercié: j'arrive dans cette espérance: point du tout: c'est pour essuyer, au sujet de cette même lettre, une des plus vives querelles qu'elle m'ait jamais faites: de mes jours, je n'ai, je l'avoue, été si confondu! *L'esprit & le desir*, disoit elle, *& non l'amour, l'avoient écrite*: plaisante distinction! & qu'au reste, il n'y avoit qu'elle qui pût la faire: car cette lettre si condamnée étoit d'une chaleur, d'un emportement à la faire prendre à toute autre, pour l'ouvrage de la passion même? Non: je m'étois trompé. *Beaucoup d'habitude à la galanterie & des tournures d'une imagination ardente, des sens bien disposés*: c'étoit pour qu'elle n'y trouvât que cela, que je m'étois donné tant de

peine; concevez-vous rien de plus revoltant? Ce qui me piquoit le plus, c'est qu'en même tems qu'elle se plaignoit du peu de sentiment qui regnoit dans cette même lettre, elle me prouvoit combien il y avoit de justice dans ses reproches, en la composant, comme, disoit-elle, je l'aurois faite, si c'eût été l'amour qui me l'eût dictée; & je confesse que j'étois étonnée de tout ce que le sien lui faisoit trouver sur une matiere qui m'avoit paru d'une aridité si grande. Convaincu donc, du tort horrible en amour, de n'écrire qu'avec des desirs, & de l'esprit, après m'être, cependant, récrié en termes vagues sur le tort qu'elle me faisoit, je voulus faire succéder aux plaintes les plus tendres caresses; mais les secondes lui parurent aussi peu à leur place, que les autres lui avoient semblé peu fondées. Enfin, ne sçachant plus qu'employer, je me mis à pleurer; & je puis, je crois, dire, sans trop d'amour-propre, que personne ne peut ni avoir de plus belles larmes, ni en répandre avec autant d'abondance & de facilité que moi. Prosterne aux genoux d'Aspasie, j'inondois ses mains de mes pleurs, & ces pleurs étoient accompagnés de sanglots à faire croire que ma douleur alloit m'étouffer; mais

la cruelle, trop persuadée pour son propre bonheur, qu'une sensibilité si grande n'est pas de mon caractère, me fixant avec autant de sang froid, que je m'étois flatté de lui causer d'émotion ! *Assurément !* me dit elle de l'air du monde le plus dédaigneux, *il faut convenir que c'est un bien beau talent que le talent de répandre tant de larmes sans être affligé.* Vous pouvez juger de-là, à quel point, quel qu'aimable qu'elle puisse être d'ailleurs, une femme qui vous laisse si peu de moyens de l'abuser, doit être insupportable.

Hier, banni de sa présence par une nouvelle tracasserie de sentiment (car il n'y a rien, grâces aux dieux ! qui n'en fasse naître une entr'elle, & moi) j'allai, malgré les défenses réitérées qu'elle m'avoit faites d'oser jamais me présenter devant elle, me promener dans ses jardins. Quoique son premier soin, en m'y appercevant, eût été de me faire signe & qu'elle n'y descendroit pas, & qu'elle ne vouloit point me voir, j'étois sûr qu'elle ne pourroit jamais prendre sur elle de m'y laisser long tems seul : peu de tems après, en effet, elle y parut : ainsi, quand je l'aurois assez aimée pour que sa vue m'eût causé quelque trouble, plus je l'attendois, moins ce mouvement

devoit être marqué ; mais, à force de recherches & de soins, je suis, depuis peu de jours, parvenu à me faire battre le cœur avec une violence inexprimable, lorsque j'ai besoin de persuader à une femme qu'elle fait sur moi une forte impression. Vous sentez bien que je n'eus garde de négliger une si favorable occasion, & d'employer le nouveau talent que je venois d'acquérir, & s'il se pouvoit enfin, de me procurer l'honneur de tromper Aspasia. Après avoir donc mis dans mes yeux l'expression la plus tendre, lui avoir dit tout ce que je crus de plus fait pour la convaincre tout à la fois de mon amour & de mon repentir, & l'avoir trouvée à ces deux égards aussi incrédule qu'elle l'est ordinairement, pour toute réponse je lui portai la main sur mon cœur. Elle fut d'abord étonnée de l'extrême agitation qu'il lui dénotoit ; & dans son premier mouvement, elle ne put, ou n'osa y soupçonner de l'artifice ; mais, par malheur pour tous deux, elle s'avisa de me regarder en face ; & soit que sa défiance naturelle la guidât, ou que mes yeux ne lui confirmassent pas ce que sembloit lui dire mon cœur : Ah ! malheureuse ! s'écria-t-elle, après un moment de silen-

ce, *hélas ! il a découvert une nouvelle façon de tromper !*

Je fus si confondu de cette nouvelle preuve de sa sagacité, que d'abord il me fut impossible de lui répondre, & qu'après il ne me le fut pas moins de lui répondre comme je l'aurois dû. Des reproches froids & amers sur son injustice furent tout ce qui se présenta à mon esprit. Si c'étoit le moyen de faire couler ses larmes, ce n'en étoit pas un de calmer ses craintes ? Que vous dirai-je ? Nous nous sommes séparés brouillés ; mais, qu'avec une femme de ce caractère, il y a loin de la brouillerie à la rupture !



L E T T R E XLVIII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

JE ne vous demanderai de ma vie compte de vos idées, & beaucoup moins encore de vos sentimens. Ce que vous m'avez dit aujourd'hui, ce que vous avez refusé de me dire, l'état où vous m'avez mise, la tranquillité dont vous m'y avez laissée ; la dureté,

te, pardonnez-moi le terme, avec laquelle vous m'avez refusé un sacrifice qui même ne m'eussiez-vous pas dit vrai, devoit vous coûter si peu, mais que les circonstances me rendoient si nécessaire ; tout enfin, ne m'éclaircit que trop de mon sort. *Il ne l'aime pas*, me dit-il, & c'est moi ! moi qui l'adore, moi que, peut-être, il devoit aimer ! moi qui ne lui demande qu'une heure, que la crainte de lui déplaire en le retenant m'auroit, sans doute, fait abrégé ! c'est moi qu'il quitte impitoyablement pour la chercher ! Ah dieux ! ... Quelque affreuse que soit ma destinée, quelque douloureuse que me soit l'impression que me cause cette horrible preuve de votre inconstance, ne craignez point que je veuille ni m'en plaindre, ni vous la reprocher. Non : je ne veux simplement que vous conjurer de ne pas ajouter à la douleur à laquelle je sens que je succombe en ce moment, la douleur de vous irriter de nouveau ; & cela seroit indubitablement si je vous voyois. Ce ne sont pas mes discours que je crains, je sens, & ne le sens que trop, que rien n'aura jamais le pouvoir de m'arracher un mot qui puisse vous offenser ; mais je sens,

avec la même certitude, que rien ne pourra non plus m'arracher le trait dont vous venez de me percer. Oui, j'en ai l'ame déchirée; mais, encore une fois, mon intention n'est pas de vous faire des reproches: je veux, au contraire, me persuader que je mérite toute l'horreur de ma situation: il m'est bien moins cruel d'avoir à me plaindre de moi-même que de croire que j'ai à me plaindre de vous. Mais, quelque méritée cependant que je la suppose cette situation dont aucun terme ne pourroit rendre l'horreur, je n'y suis pas moins sensible. Je n'aurois pas plus la force de vous deguïser la douleur où vous me plongez, que vous n'aurez, vous, la patience d'en soutenir le spectacle. Au nom des dieux! ne vous exposez pas à une scene qui vous feroit aussi désagréable qu'elle me seroit inutile. Laissez, abandonnez une infortunée qui ne peut plus que troubler votre tranquillité; & qui, en ce moment même le plus cruel de sa vie, dans cet instant où vous lui faites de son existence le plus horrible supplice, craint encore au dessus de tout, le malheur de vous être odieuse. Adieu: dans quelque tems, peut-être, serai je en état

de vous écrire avec plus de suite que je n'en sens actuellement dans mes idées: ne craignez pas la lettre dont je vous menace: mon intention n'est ni de vous tourmenter, ni même de me plaindre; mais de tâcher de vous convaincre que si, comme vous avez eu la barbarie de me le faire entendre, je me suis attirée le malheur qui m'accable, c'est, du moins, par un sentiment dont la violence & la sincérité auroient dû m'empêcher à jamais de l'éprouver. Adieu: ne me faites point de réponse: sans le vouloir, même sans vous en douter, vous m'écriviez, sans doute, du ton dont vous venez de me parler; & je n'ai pas la force de le supporter davantage: la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que je le redoute plus encore que votre silence.





L E T T R E X L I X .

S O C R A T E A U M Ê M E .

PERSUADÉ depuis quelque tems que les hommes, en général, & mes concitoyens en particulier, ont toujours raison, au lieu de commencer, selon mon ancien usage, par tourner en ridicule le goût effréné que nous avons aujourd'hui pour nourrir des cailles, & la haute considération dont jouissent parmi nous ceux qui sçavent leur donner ce degré d'embonpoint qu'ont déterminé les amateurs, j'ai cru devoir philosophiquement rechercher les causes de l'un & de l'autre. Car, me suis-je dit, de ce que je ne découvre du premier coup-d'œil, ni comment il peut y avoir à nourrir des cailles, une sorte de volupté, ni la raison de la gloire que l'on attache à les sçavoir engraisser au gré des curieux, oserai-je inférer qu'il ne se peut pas que les premiers y trouvent du plaisir, & que les seconds y acquierent de la gloire? Non, sans doute: cette conclusion seroit tout à

la fois impertinente & déraisonnable. D'après ce raisonnement, & la résolution que j'avois déjà formée de ne jamais parler de quelque chose que ce fût, que je ne l'eusse, autant qu'en elle-même, la chose pourroit me le permettre, auparavant éprouvé, je me suis mis à mon tour à élever des cailles. Si, par le malheur de ma constitution, apparemment, qui ne m'a donné pour ces oiseaux aucune sorte d'attrait, j'y ai trouvé assez peu de plaisir pour ne pas comprendre comment tant d'autres y en prennent, je suis en revanche, soit par la constante application que j'y ai mise, soit par l'aptitude que, sans que j'en sçusse rien, m'y avoit donnée la nature, parvenu à posséder cet art, au point que je pourrois le disputer à ce Midias qui s'y est fait une si haute réputation. Quel parti pensez-vous que j'aie pris alors? d'aller dire à mes concitoyens qu'il n'y a point du tout de plaisir à nourrir des cailles, & qu'à sçavoir leur donner ce juste degré de rondeur qu'ils leur desirent, il n'y a pas plus de gloire? Ne leur apportant pour toute preuve sur le premier de ces points que ma propre sensation, & sur l'autre, que mon préjugé, n'au-

roient-ils pas été fondés à me répondre qu'ils n'étoient obligés ni de sentir, ni de penser comme moi? Cette réflexion qui m'a paru sensée, & la certitude qu'en m'élevant contre le goût qui regne aujourd'hui, je ne ferois qu'accroître le nombre de mes ennemis, m'ont donc déterminé au silence. J'ai plus fait encore : considérant que le seul moyen de me rendre utile qui me restât, étoit de faire part au public de tout ce que j'avois appris sur l'art de nourrir les cailles, je me suis déterminé à ouvrir un cours sur cette matière : hier, je l'ai commencé ; & j'ose dire que j'ai été bien dédommagé par l'attention & les applaudissemens de la plus grande partie de mes auditeurs du tems que j'avois employé à l'approfondir : mais vous jugerez mieux, par ce qui vient de m'arriver, que par tout ce que je pourrois vous dire, du succès avec lequel je l'ai traitée, & de l'étendue de la confiance que j'inspire.

Antigènes, cet homme à peu près aussi fameux dans cet art que le grand Midias lui-même, qui, par le plus grand hasard du monde, étoit présent à ma leçon, convaincu par la finesse de mes observations, que j'étois en cette

partie un des premiers hommes de mon siècle ; mais craignant que la modicité de ma fortune ne me permît pas de continuer mes expériences, vient de m'envoyer, avec trois douzaines de cailles, de quoi les nourrir somptueusement. Pour que je pusse même prouver mieux par les faits, la sûreté de la méthode que la veille il m'avoit entendu prescrire, il a eu soin que les cailles qu'il m'envoyoit, fussent de la maigreur la plus horrible.

Ce présent tout magnifique qu'il est, ne m'a flatté que parce qu'il me met en état de réparer la perte que Thrasyllé vient de m'apprendre que vous aviez tout nouvellement faite de la plus grande partie des vôtres, & à laquelle vous avez été si sensible, que, depuis deux jours vous n'en avez point fermé les yeux. Quoiqu'entre nous je n'aie point trouvé dans les cailles de raisons de s'y attacher avec cette violence, je n'en conçois pas moins l'état où vous met un malheur que les soins assidus que vous en prenez, & les connoissances que vous avez acquises en cette partie, ne devoient pas vous laisser prévoir. Daignez donc accepter les cailles d'Antigènes : je me flatte qu'en les

voyant, loin d'avoir de quoi m'accuser de vous avoir exagéré leur état, vous croirez, au contraire, qu'on ne pourroit dans toute l'Attique, en trouver de plus dignes des soins d'un amateur, ni qui fussent plus propres à lui faire un nom. A l'égard de votre affliction actuelle, loin d'entreprendre de vous en consoler, je crois devoir, sans balancer, la mettre au nombre de ces douleurs que le tems seul peut adoucir. Il n'y a guere que vous, Antigenes, & Midias qui puissiez sçavoir à quel point il est affreux de se voir enlever, tout d'un coup, des oiseaux de qui l'éducation nous avoit coûté les plus grandes peines, & qui n'étoient pas moins l'objet de notre gloire que le sujet de nos plaisirs; mais aussi, pouvez-vous vous vanter de le sçavoir bien.

Adieu, mon cher & trop malheureux Alcibiade: quelque pressé que je sois de vous revoir, ce ne sera point dans un moment où vous êtes si peu en état de vous livrer aux douceurs de la société, que je vous solliciterai de vous y rendre. Si, cependant, il vous arrivoit de croire que les consolations de vos amis pussent, dans une infortune si cruelle, vous être de quelque secours;

cours; & qu'en conséquence, vous en souffriessiez quelques-uns auprès de vous, je me plais à penser que vous voudriez bien vous souvenir que vous n'en avez aucun, ni qui vous soit plus attaché que moi, ni qui partage plus sincèrement votre douleur.

 L E T T R E L.

A S P A S I E A U M Ê M E.

JE me flatte que cette lettre vous trouvera plus disposé à m'entendre que vous ne l'étiez quand vous m'avez quittée, & que vous voudrez bien m'accorder la grace de faire à tout ce que je vous dirai, l'attention la plus sérieuse. Votre tranquillité actuelle, & le bonheur de ma vie en dépendent également; & si la dernière de ces considérations peut n'avoir pas de quoi vous toucher, je crois avoir peu à craindre que l'autre n'obtienne point de vous ce que je vous demande. Faites donc, je vous en conjure, autant d'efforts pour réprimer cette impatience qui, si elle ne vous est pas naturelle, vous est, du moins bien familière avec moi,